

*Frédéric Boyer*

# L'ennemi d'amour



**P.O.L**

Extrait de la publication







# L'ennemi d'amour

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

LA CONSOLATION, *roman*, 1991.

EN PRISON, *roman*, 1992.

DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*, prix du Livre Inter, 1993.

COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993.

COMME DES ANGES, *roman*, 1994.

EST-CE QUE TU M'AIMES ?, *roman*, 1995.

LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995.

LES SAINTS INNOCENTS, *roman*, 1995.

Frédéric Boyer

# L'ennemi d'amour

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1995  
ISBN : 2-86744-486-1



« *Toute pitié se dérobe à mes yeux.* »  
(Osée XIII, 14)

« *Unus ex discipulis meis tradet me.* »  
Office des ténèbres du jeudi saint  
(Matthieu XXVI, 21)



Il s'appelle Judas. Il ne ressemble pas du tout à celui qu'on a toujours imaginé. Il nie absolument tout ce que nous croyons mettre à son compte et tout ce que nous avons fait de lui. Bien sûr, il a son air coupable. Il toussote dans l'ombre, il se parle à lui-même comme on parle à son adversaire le plus féroce, après une longue discussion qui a épuisé la haine mais n'a pas résolu le dilemme.

On a raconté des histoires sur lui, des histoires et des histoires à n'en plus finir. Il

fait, comme tout le monde, semblant de les croire.

Mais il y a quelque chose en lui – quelque chose que les gens n’aiment pas, et qui ne se dit jamais jusqu’au bout. Quelque chose qui ne vient pas. On en a fait un silence qui ne quitte plus notre cœur. Le silence du mystère de l’inimitié. Le silence de la haine et de la solitude des personnes. Le silence de la persécution et de la lâcheté qu’aucune histoire ne peut remplir. Parce que c’est le même silence depuis toujours, les mêmes hommes, les mêmes violences, les mêmes refus de comprendre, les mêmes mécanismes. Les mêmes habitudes de haine et d’exclusion. Nous n’y faisons même plus attention. Seul contre tous un homme ne pèse pas lourd. Pourtant lui tient. Judas tient bon. Tant que personne ne saura dire pourquoi. Tant que Judas restera seul. Tant qu’on ne voudra pas comprendre comment le même homme, qui était un ami, qui était sincèrement probablement, quel-

qu'un de bon, est devenu le pire des hommes. Comment le même homme a pu rester le même finalement, et dans l'amitié et dans la trahison.

On pense qu'il ne fait plus partie de nous. Et pourtant il est toujours là. Même mort depuis si longtemps, il est là. On a beau vouloir l'oublier, on a beau faire semblant de l'ignorer depuis tout ce temps, sans doute depuis les commencements, Judas nous attend. Même si d'où nous sommes il n'est plus facile de l'atteindre. Même si nous savons qu'il est comme l'ombre de nos ombres. Qu'il est celui qu'on trouve derrière ce qui n'a plus de sens, derrière le monde abandonné. Même si nous n'osons pas lui parler.

Il y a, depuis Judas, une solitude, une forme de solitude jusqu'à lui inconnue, une solitude totale, universelle, une solitude absolue, irréparable. A chaque instant, elle atteint toute l'humanité, elle porte sur toute l'humanité. C'est la solitude de notre monde contem-

porain, de notre monde qui est un monde dit « sans Dieu ». Il ne s'agit pas de l'absence de Dieu au monde, il ne peut s'agir simplement de l'absence dans laquelle le Dieu chrétien lui-même, fait homme, est venu. Il s'agit de tout autre chose. De la solitude dans laquelle Dieu est à notre monde. De la solitude même de notre monde qui n'est plus la solitude de Dieu dans le monde mais la simple, l'ordinaire solitude du monde lui-même. De l'absence de chacun d'entre nous à Dieu. De toute cette absence qui peuple notre monde et qui n'est plus, pour nous, l'absence de Dieu mais l'absence ordinaire dans le monde. L'absence du monde à chacun dans la trahison. L'absence de chacun au monde. L'absence dans laquelle nous avons oublié le souci de Dieu. L'absence à Dieu dans laquelle nous trahissons.

Dans cette solitude, Dieu n'est plus pour nous. Dans l'absence, on ne se plaint plus de l'absence de Dieu. On n'a qu'un peu de peur dans la voix. On attend quelque chose. On ne

sait pas quoi. On attend jusqu'à n'être plus rien. Dans cette solitude d'aujourd'hui, dans cet oubli du souci de Dieu, depuis la trahison de Judas, l'autre, même le plus innocent et le plus faible, est un prédateur, une sorte de fou livré à la violence d'un amour impossible.

C'est très exactement cela que nous ne voulons pas considérer aujourd'hui, que nous ne voulons plus discuter, sans doute parce que nous devinons, plus ou moins confusément, que cette solitude caractéristique de notre monde dans l'histoire de l'humanité, que cette solitude de Dieu au cœur même de l'absence de notre monde, au cœur de la trahison depuis Judas, nous crée une responsabilité effrayante, comme si cette absence-là investissait tous nos crimes, tous nos abandons d'une responsabilité qui, ainsi, devient absolue.

Aujourd'hui, je me demande finalement si dans son sang ne coulait pas plus d'amour que de haine.

La connaissance de l'amour peut nous donner beaucoup de haine, et surtout beaucoup d'inquiétude, beaucoup de peur, beaucoup de sujets de haine. Mais la réalité de la haine est loin d'épuiser la réalité de l'amour. Même si la haine peut s'enchâsser dans les événements de l'amour. Même si tout commence en amour, tout commence par amour, et finit dans la haine, finit par la haine. Même si l'amour commence tout. Même si la haine commence par l'amour.

Le traître d'abord ne se connaît pas. C'est un homme à la suite des autres. Dans la même méconnaissance de la haine que les autres. Comme un homme qui vit avec la haine et ne la voit pas.

Comme si la seule voie possible du salut, comme si la seule issue possible passait par la reconnaissance de la haine. Comme si la seule voie de l'amour était la voie consommée par la haine, était la voie qui traversait la haine de part en part.



Je me demande ce que nous ferions tous si quelqu'un nous disait aujourd'hui : « C'est moi, Judas. Je suis revenu. » Nous ne saurions pas par où il serait passé mais il serait là, devant nous, comme n'importe qui d'autre. Comme n'importe quel homme emporté par l'amour jusqu'à la haine.

Il aurait beau nous rappeler son histoire, nous ferions comme si nous ne nous souvenions de rien. Il dirait simplement qu'il a aimé un homme très différent de nous tous. Un rêveur, un oublieux, une sorte de Juif étrange. Il l'aimait tellement qu'il aurait fait n'importe quoi pour lui, mais, d'une façon ou d'une autre, il n'était pas arrivé à savoir que faire. Comme nous tous, finalement, avec les oublieux, les enfants, les fous. Comme nous tous qui pouvons tuer ceux que nous avons un mal fou à aimer, qui souhaitons la mort, parfois, de ceux qui nous aiment à la folie. Comme nous tous finalement qui préférons sans le dire le chemin rassurant de la haine.

On n'a jamais cherché à comprendre Judas. On le comprendra quand enfin on ne comprendra plus rien du tout comme lui, une fois la haine reconnue, quand on ne sera plus, quand on n'existera plus, quand on n'aura plus d'amis, plus de secours, quand on ne saura plus ni ce que c'est qu'être aimé, qu'aimer, ni seulement haïr ou être haï, quand on n'aura plus la force d'être aimé, pas même la force d'aimer, mais simplement celle de se sentir aimé, quand on sera à cette limite, quand on n'aura plus qu'une seule question à poser, la question de chaque existence, la seule question qui vaille un jour ou l'autre : pourquoi suis-je si méchant ? quand on se demandera nuit et jour : comment supporter d'être si méchant ? et que rien ni personne, à part Judas, ne nous répondra, quand qu'il n'y aura plus que sa mort à nous répondre, que son silence, que son ventre ouvert jusqu'aux entrailles, que sa méchanceté pendue à nous répondre enfin.

Quand on saura enfin ce que fut le courage pour cet homme de sortir de la haine.

Quand on comprendra qu'on aime mieux trahir, jusqu'à nous trahir nous-mêmes également, tout abandonner, trahir la réalité, trahir l'amour qu'on nous porte, plutôt que de rester avec la peur, plutôt que d'avoir à supporter l'inquiétude, plutôt que de vivre avec la fatigue, avec la misère, plutôt que d'être du côté de la faiblesse, du côté du mystère finalement, du côté de l'attente.

Judas est depuis toujours où nous l'avons mis, où nous l'avons plongé, croyant l'abandonner pour de bon. Judas, c'est cet inconnu qui attend on ne sait quoi, dans la perpétuelle incertitude de chaque homme, cet inconnu dans l'éternelle et la mortelle inquiétude, dans les échéances, dans l'humanité sans honneur, sans pain, sans feu, sans sécurité, dans le fantôme de chaque vie oubliée, de chaque vie répudiée.

Sa présence est dans chacune de nos absences.

Sa présence gît dans la nuit de l'esprit.

C'est chaque coupable qu'on refuse de voir et d'entendre. C'est chaque coupable qui attend le pardon sans l'attendre, qui attend d'être ramené au bercail du pardon mais qui a été si longtemps tenu à l'écart, qui a si longtemps dormi dans une tombe de paria.

Judas est inoubliable. Tant que la terre tournera, on ne pourra jamais l'oublier tout à fait.

On parle très peu de lui finalement. C'est comme si on ne savait rien. Comme si on ne voulait pas savoir. On ne peut plus sortir de ce silence. Le courage manque pour aller jusqu'au fond de cette histoire. Il s'agit pourtant d'ouvrir les yeux dans la nuit, de regarder la nuit en face, la nuit qui dure jusqu'à chacun d'entre nous et que chacun porte en lui comme une femme un enfant.



Il n'y a pas d'amour sans trahison.  
Il n'y a pas d'amour qui tienne sans connaître  
l'épreuve de la trahison.  
Ceux qui affirment le contraire savent bien qu'ils  
mentent, qu'ils ont peur d'aimer jusqu'au bout.  
A tous ceux qui demandent : pourquoi Dieu a-t-il  
été trahi par un de ses amis ? Il faut répondre :  
oublier l'ennemi dans l'amour aurait été pire que la  
Passion elle-même, pire que la trahison, pire que le  
mal lui-même.



65 F  
936228-2  
ISBN : 2-86744-486-1  
09-95



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIE